

# Jo Nesbø

## L'étoile du diable

thriller



folio  
policier

FOLIO POLICIER

Jo Nesbø

# L'étoile du diable

Une enquête  
de l'inspecteur Harry Hole

*Traduit du norvégien  
par Alex Fouillet*

Gallimard

*Titre original :*

MAREKORS

© *Jo Nesbø*, 2003.

*Published by agreement with Salomonsson Agency.*

© *Éditions Gallimard*, 2006, pour la traduction française.

Né en 1960, d'abord journaliste économique, musicien, auteur interprète et leader de l'un des groupes pop les plus célèbres de Norvège, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire en 1997 avec la sortie de *L'homme chauve-souris*, récompensé en 1998 par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de Harry Hole, personnage sensible, parfois cynique, profondément blessé, toujours entier et incapable de plier. On lui doit notamment *Rouge-Gorge*, *Rue Sans-Souci* ou *Les cafards* initialement publiés par Gaïa Éditions, mais aussi *Le sauveur*, *Le bonhomme de neige*, *Chasseurs de têtes* et *Le léopard* disponibles au catalogue de la Série Noire.



## PREMIÈRE PARTIE





## Chapitre 1

### *Vendredi. Œuf*

L'immeuble avait été construit en 1898 sur un terrain argileux qui s'était insensiblement affaissé vers l'ouest, de sorte que l'eau passa le seuil du côté où la porte était gondée, plus à l'ouest. Elle coula sur le sol de la chambre à coucher en tirant un trait mouillé sur le parquet de chêne, toujours vers l'ouest. Le flux s'arrêta un instant dans un renforcement du parquet avant que davantage d'eau n'arrive de derrière, avant de filer comme un rat inquiet jusqu'au mur. L'eau s'étala alors dans les deux sens, cherchant et renflant presque sous la plinthe jusqu'à trouver un interstice entre le bout des lattes et le mur. Dans cet interstice se trouvait une pièce de cinq couronnes frappée du profil de saint Olaf et marquée de l'année 1987, un an avant que la pièce ne tombe de la poche du menuisier. Mais c'était alors une période de vaches grasses, il y avait beaucoup d'appartements sous les toits à remettre rapidement en état, et le menuisier ne s'était pas donné la peine d'essayer de la retrouver.

L'eau ne mit pas longtemps à trouver un chemin à travers le sol sous le parquet. Hormis lors d'une fuite en 1968, l'année où l'immeuble avait reçu un nouveau

toit, les lames de parquet avaient séché et s'étaient rétractées de façon ininterrompue depuis 1898, de sorte que la fente entre les deux grandes planches de sapin du bout mesurait pratiquement un demi-centimètre. En dessous, l'eau rencontra l'une des poutres, et fut emmenée un peu plus loin vers l'ouest, vers l'intérieur du mur. Elle y fut absorbée dans l'enduit et le mortier que le maître maçon Jacob Andersen, père de cinq enfants, avait préparés plus de cent ans auparavant. Comme tous les autres maçons de l'époque, Andersen fabriquait son enduit et son mortier. Il appliquait des proportions de chaux, de sable et d'eau qui lui étaient propres, et il avait une spécialité : des crins de cheval et du sang de porc. En effet, Jacob Andersen pensait que les crins et le sang se mêlaient pour rendre l'enduit plus résistant. L'idée n'était pas de lui, avait-il avoué à ses collègues incroyables. Son père et son grand-père, tous deux écossais, avaient employé la même recette en utilisant le mouton. Et bien qu'il eût renoncé à son nom écossais et qu'il fût devenu maître maçon, il ne voyait aucune raison de ne plus mettre à profit une expérience vieille de six cents ans. Certains de ses collègues trouvaient que c'était immoral, certains le pensaient de mèche avec le démon, mais la plupart ne faisaient que se moquer de lui. C'est peut-être l'un des derniers qui élaborait une histoire qui s'avérerait dès lors bien implantée dans cette ville florissante qui s'appelait alors Kristiania. Un cocher de Grünerløkka s'était marié avec sa cousine du Värmland, et ils avaient emménagé ensemble dans un studio dans Seilduksgata, dans l'un des immeubles construits entre autres par Andersen. Le premier enfant du couple avait eu le malheur de

venir au monde avec des boucles brunes et des yeux marron. Les parents étant tous deux blonds aux yeux bleus, et le père naturellement jaloux, celui-ci avait passé sa bonne femme à tabac tard dans la nuit, avant de la descendre à la cave et de l'y emmurer. Ses cris avaient été efficacement étouffés par les murs épais dont elle faisait désormais partie intégrante, coincée entre deux couches d'enduit. Son mari avait peut-être tablé sur une mort par asphyxie, mais s'il y avait une chose que les maçons savaient faire, c'était assurer une circulation d'air correcte. La pauvre femme avait fini par se déchaîner sur le mur à coups de dents. Et la technique avait peut-être payé, puisque l'Écos-sais Andersen se servait de crins et de sang, pensant ainsi pouvoir faire l'économie d'une chaux de meilleure qualité, le mur était poreux et cédait à présent sous les coups répétés de fortes dents värmlandaises. Mais sa gloutonnerie lui fit avaler de trop grosses bouchées de mortier et de brique. Elle finit par ne plus pouvoir ni mâcher, ni avaler, ni recracher, et le sable, les gravats et des fragments d'argile brûlée bouchèrent ses voies respiratoires. Son visage bleuit, son cœur battit de plus en plus lentement, et elle cessa de respirer.

Elle était ce que la plupart des gens qualifieraient de décédée.

Mais le mythe prétendait que le goût de sang de porc avait fait croire à cette malheureuse bonne femme qu'elle était encore en vie. Elle avait par conséquent glissé librement des cordes qui la retenaient, hors du mur, et était repartie. Certaines personnes âgées de Grünerløkka se souviennent encore de cette histoire entendue dans leur enfance, celle

de cette femme à tête de porc qui va et vient armée d'un couteau pour décapiter les petits enfants qui restent tard dehors, parce qu'il lui faut avoir le goût de sang en bouche pour ne pas disparaître totalement. Peu de gens en revanche connaissaient le nom du maçon, et Andersen avait imperturbablement continué à fabriquer son mélange spécial. Quand il était tombé d'un échafaudage, trois ans après avoir œuvré sur l'immeuble dans lequel l'eau coulait pour l'heure, en abandonnant derrière lui deux cents couronnes et une guitare, il restait encore presque cent ans avant que les maçons ne commencent à utiliser pour leurs mélanges de mortier des fibres synthétiques semblables à des cheveux, et qu'on ne découvre dans un laboratoire milanais que les murs de Jéricho avaient été renforcés par du sang et des crins de chameau.

La majeure partie de l'eau ne coula néanmoins pas vers l'intérieur du mur, mais vers le bas. Car l'eau, la poltronnerie et le désir cherchent toujours le niveau le plus bas. Les premiers centilitres furent absorbés par l'argile grumeleuse et poudreuse qui occupait l'espace entre les poutres de ce plafond à hourdis, mais il en arriva encore et l'argile fut imbibée, l'eau passa au travers et détrempa un *Aftenposten* daté du 11 juillet 1898, qui relatait que la conjoncture hautement favorable que connaissait le secteur du bâtiment à Kristiania avait vraisemblablement atteint un sommet, et qu'on pouvait espérer que des temps moins cléments attendent les spéculateurs. En page trois, on pouvait lire que la police n'avait toujours aucune piste dans l'affaire de la jeune couturière qui avait été retrouvée la semaine précédente

criblée de coups de couteau dans sa salle de bains. En mai, une fille tuée et mutilée de la même façon avait été retrouvée près de l'Akerselva, mais la police refusait de dire s'ils établissaient ou non un lien entre ces deux affaires.

L'eau coula du journal, entre les planches en dessous et sur l'intérieur du plafond. Puisque celui-ci avait été perforé durant la fuite de 1968, l'eau ruissela par les trous, forma des gouttes qui restèrent en suspension jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment lourdes pour que la pesanteur l'emporte sur l'adhérence. Elles lâchèrent alors prise et churent de trois mètres et huit centimètres. Là, l'eau s'arrêta. Dans de l'eau.

Vibeke Knutsen tira énergiquement sur sa cigarette et souffla la fumée par la fenêtre ouverte du quatrième étage. C'était l'après-midi, et de l'air chaud s'élevait de l'asphalte surchauffé de la cour en emmenant la fumée un peu plus loin le long de la façade bleu ciel, où elle se désagrégeait. De l'autre côté du toit, elle entendait le bruit de quelques voitures qui passaient dans Ullevålsveien, d'ordinaire si fréquentée. Mais c'étaient les grandes vacances, et la ville était pour ainsi dire vidée de ses habitants. Une mouche gisait les six fers en l'air sur l'appui de fenêtre. Elle n'avait pas eu l'intelligence de fuir la chaleur. Il faisait plus frais à l'autre bout de l'appartement, qui donnait sur Ullevålsveien, mais elle n'aimait pas la vue qu'elle en avait. Vår Frelsers Gravlund<sup>1</sup>. Plein de gens célèbres.

1. Le cimetière de Notre-Sauveur. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Célèbres et morts. Au rez-de-chaussée, une boutique vendait des « monuments », comme il était écrit sur l'enseigne, à savoir des pierres tombales. On pouvait sûrement parler de proximité au marché.

Vibeke appuya son front sur le verre frais.

Elle avait été heureuse que la chaleur arrive, mais la joie avait rapidement disparu. Elle regrettait déjà les nuits plus fraîches et les gens dans les rues. Ce jour-là, cinq clients étaient passés à la galerie avant le déjeuner, et trois après. Elle avait fumé un paquet et demi par pur ennui, avait eu si peur et avait eu la gorge si sèche qu'elle avait à peine pu parler quand le chef avait appelé pour lui demander comment les choses se passaient. Pourtant, à peine fut-elle rentrée et eut-elle mis des pommes de terre à cuire qu'elle sentit de nouveau monter l'envie.

Vibeke avait cessé de fumer quand elle avait rencontré Anders, deux ans auparavant. Il ne le lui avait pas demandé. Bien au contraire. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés à Grande Canarie, il lui avait même tapé des clopes. Pour s'amuser, en quelque sorte. Et quand ils avaient emménagé ensemble un mois seulement après leur retour à Oslo, l'une des premières choses qu'il avait dites, c'était que leur relation devait pouvoir supporter un peu de tabagisme passif. Que les représentants de la recherche contre le cancer exagéraient certainement. Et qu'il ne lui faudrait que peu de temps pour s'habituer à l'odeur de tabac dans leurs vêtements. Le lendemain, elle avait pris sa décision. Quelques jours plus tard, quand il s'était étonné à table de ne pas l'avoir vue fumer depuis quelques jours, elle lui avait répondu qu'en fait, elle n'avait jamais été une vraie fumeuse. Anders avait

souri, s'était penché par-dessus la table et lui avait caressé la joue : « Tu sais quoi, Vibeke ? C'est ce que j'ai toujours soupçonné. »

Elle entendit bouillir dans la casserole derrière elle et regarda sa cigarette. Encore trois bouffées. Elle tira la première. Ça n'avait aucun goût.

Elle ne se souvenait pas exactement quand elle s'était remise à fumer. Peut-être l'an passé, à peu près quand Anders avait commencé à être de plus en plus longtemps absent pour ses voyages d'affaires. Ou bien était-ce pour le nouvel an, quand il s'était mis à faire des heures sup presque tous les soirs ? Était-ce parce qu'elle était malheureuse ? L'était-elle ? Ils ne se disputaient jamais. Ils ne couchaient presque jamais ensemble, mais c'était parce que Anders avait des tonnes de boulot, avait-il dit en laissant tomber le sujet. Non qu'elle le regrettât particulièrement. Quand à de rares occasions ils s'adonnaient à une partie de jambes en l'air peu convaincue, c'était comme s'il n'était pas là. Elle avait alors découvert qu'elle non plus n'avait pas besoin d'être là.

Mais ils ne se disputaient pas. Anders n'aimait pas qu'on élève la voix.

Vibeke regarda l'heure. Cinq heures et quart. Que fabriquait-il ? Il prévenait toujours, quand il serait en retard. Elle écrasa sa cigarette, la laissa tomber dans la cour, se tourna vers la cuisinière et regarda les pommes de terre. Elle planta une fourchette dans la plus grosse. Presque cuites. Quelques petits grumeaux noirs flottaient à la surface de l'eau bouillante. Curieux. Est-ce que ça venait des pommes de terre, ou de la casserole ?

Elle essayait de se remémorer les circonstances de

la dernière utilisation quand elle entendit la porte de l'appartement s'ouvrir, puis se refermer. Une respiration sifflante et le son de chaussures qu'on quittait lui parvinrent depuis l'entrée. Anders arriva dans la cuisine et ouvrit le réfrigérateur.

« Alors ? interrogea-t-il.

— Carbonades.

— OK... » Sa voix monta sur la fin, en un point d'interrogation dont elle connaissait à peu près la valeur. Encore de la viande ? Est-ce qu'on ne devrait pas manger plus souvent du poisson ?

« Ça sera sûrement très bon, dit-il d'une voix sans timbre en se penchant sur la table de cuisson.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu es en nage...

— Je n'ai pas pu m'entraîner ce soir, alors j'ai fait l'aller-retour à vélo jusqu'à Sognsvann. C'est quoi, ces grumeaux dans l'eau ?

— Je ne sais pas. Je viens tout juste de les voir.

— Tu ne sais pas ? Tu n'étais pas pratiquement la cuisinière, à une époque ? »

Rapide comme l'éclair, il attrapa l'un des grumeaux entre le pouce et l'index et le porta à sa bouche. Elle gardait les yeux rivés sur l'arrière de sa tête. Sur ces cheveux bruns et fins qu'elle avait tant appréciés, les premiers temps. Bien coupés, suffisamment court. Séparés par une raie sur le côté. Il avait l'air si convenable. Comme quelqu'un avec un avenir. Pour plus d'une personne.

« Quel goût ça a ? demanda-t-elle.

— Aucun, répondit-il, toujours courbé au-dessus de la cuisinière. Comme de l'œuf.

— De l'œuf ? Mais j'ai lavé cette casserole... »

Elle s'interrompit tout à coup.



« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en se retournant.

— Ça... ça goutte. » Elle tendit un doigt vers la tête d'Anders.

Il plissa le front et leva une main sur son occiput. Puis, comme sur ordre, ils levèrent tous les deux la tête et regardèrent au plafond. Deux gouttes étaient suspendues au revêtement blanc. Vibeke, qui était légèrement myope, ne les aurait sans doute pas vues si elles avaient été transparentes. Mais elles ne l'étaient pas.

« On dirait que ça a débordé chez Camilla, constata Anders. Monte sonner chez elle, pendant que je vais chercher le gardien de l'immeuble. »

Vibeke plissa les yeux vers le plafond. Puis sur les grumeaux dans la casserole.

« Doux Jésus, murmura-t-elle en sentant revenir cette vieille peur latente.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Va chercher le gardien de l'immeuble. Vous irez sonner ensemble chez Camilla. Pendant ce temps-là, moi, j'appelle la police. »

## Chapitre 2

### *Vendredi. Liste de vacances*

L'hôtel de police de Grønland, quartier général de la police d'Oslo, se trouvait sur la hauteur qui allait de Grønland à Tøyen, et dominait la partie ouest du centre-ville. Tout de verre et d'acier, il avait été achevé en 1978. Il ne penchait d'aucun côté et restait parfaitement horizontal, et les architectes Telje, Torp et Aasen avaient reçu un prix. Le technicien télécom qui avait posé les câbles dans les deux longues ailes de bureaux hautes de six et neuf étages avait reçu une allocation de la Sécu et une belle engueulade de son père quand il s'était cassé le dos en tombant de l'échafaudage.

« Depuis sept générations, on est maçons, en équilibre entre ciel et terre jusqu'à ce que la pesanteur nous ramène au sol. Mon grand-père a essayé de fuir la malédiction, mais elle l'a poursuivi par-delà la mer du Nord. Alors le jour où tu es né, je me suis promis que tu ne souffrirais pas d'un tel destin. Et je pensais avoir réussi mon coup. Technicien télécom. Qu'est-ce qu'un technicien télécom a à foutre six mètres au-dessus du sol ? »

Et ce jour-là, à travers le cuivre contenu dans ces

mêmes câbles que le fils avait posés, le signal partit du central d'alerte, traversa les paliers constitués de béton industriel, pour arriver au cinquième étage, dans le bureau du capitaine de police Bjarne Møller, de la Brigade criminelle, au moment précis où celui-ci cherchait à savoir s'il se réjouissait ou s'il angoissait à l'idée de ces proches vacances en famille, dans le chalet qu'ils avaient loué à Os, non loin de Bergen. Os en juillet, c'était presque à coup sûr synonyme de temps pourri. Bjarne Møller n'avait cependant rien contre le fait d'échanger la vague de chaleur annoncée dans la région d'Oslo contre une petite bruine. Mais occuper deux petits garçons débordants d'énergie sous une pluie diluvienne, sans autre accessoire qu'un jeu de cartes privé de son valet de cœur, ça relevait de la gageure.

Bjarne Møller étira ses longues jambes et se gratta derrière l'oreille tout en écoutant le message.

« Comment l'ont-ils découvert ?

— Ça fuyait chez le voisin du dessous, répondit la voix représentant le central d'alerte. Le gardien et le voisin ont sonné sans qu'on leur ouvre, mais la porte n'était pas verrouillée, alors ils sont entrés.

— Bon. J'envoie deux de nos gars. »

Møller raccrocha, poussa un soupir et laissa couvrir un doigt sur la liste de garde, qu'il avait devant lui sur son bureau, dans une pochette plastique. La moitié de la section était partie. Comme tous les ans pendant les congés d'été. Sans que cela signifie que les habitants d'Oslo courent des risques particuliers, puisque les malfrats de la ville semblaient eux aussi apprécier un peu de repos en juillet, le mois le plus

creux de l'année en matière de crimes et délits relevant de la Brigade criminelle.

Le doigt de Møller s'arrêta sous le nom de Beate Lønn. Il composa le numéro de la Technique, dans Kjøberggata. Pas de réponse. Il attendit que son appel soit transféré au standard.

« Beate Lønn est au laboratoire, l'informa une voix claire.

— C'est de la part de Møller, de l'OCRB. Trouvez-la-moi. »

Il attendit. C'était Karl Weber, le directeur nouvellement retraité de la police scientifique, qui avait fait transférer Beate Lønn des rangs de l'OCRB à ceux de la Technique. Møller y voyait une preuve supplémentaire de la théorie néo-darwiniste selon laquelle l'unique force motrice d'un individu consiste à développer ses propres gènes. Et Weber avait clairement exprimé que Beate Lønn en était bourrée. À première vue, Karl Weber et Beate Lønn pouvaient sembler très différents. Weber était grincheux et emporté, tandis que Lønn était une tranquille petite souris grise qui à sa sortie de l'école de police rougissait chaque fois que quelqu'un lui adressait la parole. Mais leurs gènes policiers étaient identiques. Ils faisaient partie de ces passionnés qui, une fois la proie flairée, peuvent faire abstraction de tout et de tout le monde pour ne se concentrer que sur une piste technique, un indice, une prise vidéo, un vague signalement et l'exploiter jusqu'à ce que ça puisse ressembler de près ou de loin à une information sensée. Certaines mauvaises langues prétendaient que Weber et Lønn s'épanouissaient dans un labo et non au milieu des gens, où la psychologie d'un enquê-

## DU MÊME AUTEUR

### *Chez Gaïa Éditions*

RUE SANS-SOUCI, 2005, Folio Policier, n° 480.

ROUGE-GORGE, 2004, Folio Policier, n° 450.

LES CAFARDS, 2003, Folio Policier, n° 418.

L'HOMME CHAUVÉ-SOURIS, 2003, Folio Policier, n° 366.

### *Aux Éditions Gallimard*

#### *Dans la Série Noire*

LE LÉOPARD, 2011.

CHASSEURS DE TÊTES, 2009, Folio Policier n° 608.

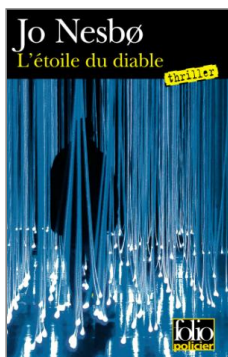
LE BONHOMME DE NEIGE, 2008, Folio Policier, n° 575.

LE SAUVEUR, 2007, Folio Policier, n° 552.

L'ÉTOILE DU DIABLE, 2006, Folio Policier, n° 527.

### *Aux Éditions Bayard Jeunesse*

LA POUDDRE À PROUT DU PROFESSEUR SÉRAPHIN, vol 1,  
2009.



# L'étoile du diable

## Jo Nesbø

Cette édition électronique du livre

*L'étoile du diable* de Jo Nesbø

a été réalisée le 06 juillet 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070358724).

Code Sodis : N50111 - ISBN : 9782072451263.

Numéro d'édition : 183833.